

LE CULTE NAPOLEONIEN ? INCONVENANT !!!

Prologue

La France est une Nation étrange. Elle dispose de deux vérités. Deux vérités en même temps, contradictoires et opposables.

L'une est la recherche du bon et du beau : générosité, tolérance, respect d'autrui, logique et raison, quête sinon du bonheur, du moins du bien-être, tous bienfaits partagés par la plupart des hommes.

L'autre, c'est la gloire, aspiration populaire et générale, mais si entachée de sang, de boue, de crimes et de misère qu'elle arrive en lambeaux au terme de sa course. C'est la marque du mythe napoléonien pieusement cultivé depuis deux siècles.

Aucun autre pays, semble-t-il, ne possède à ce point cette dualité qu'il en arrive à concilier si merveilleusement le bien et le mal, la douceur de vivre et la fureur des

combats, le songe du bonheur et le cauchemar des tueries.

Que de témoignages ont célébré la magnificence de l'Empire, que de nostalgies lancinantes ont périodiquement réveillé l'âme du peuple français ! Des écrits par milliers, des films, des pièces de théâtre et des poèmes par centaines ont exalté la « fulgurante trajectoire » d'un homme.

Or, depuis plus d'un siècle, presque autant d'œuvres ont fait le procès impitoyable des grandes calamités de notre temps : nazisme, communisme, totalitarismes en tous genre. Mais on n'a pas pour autant songé à appliquer les règles de ce procès à l'épopée napoléonienne. L'Histoire de France officielle, enseignée dans nos écoles, publiques et privées, doit être révisée si nous voulons être sincères avec nous-mêmes et avec les autres Nations, surtout celles qui ont été victimes de la nôtre.

L'indulgence doit faire place à l'analyse dépassionnée, le patriotisme à la vérité historique.

Il est temps qu'enfin Napoléon ne soit plus le héros de nos écoliers et le prétexte de nos enthousiasmes nationaux, et qu'il soit définitivement enseveli dans l'oubli de la conscience nationale et non dans « le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ».

La filiation révolutionnaire : Napoléon enfanté par la Terreur

C'est l'imagerie révolutionnaire qui a installé ce mythe. C'est en enfant de la Révolution que Bonaparte a fait débiter sa légende. Mais de quelle révolution ? Celle des Droits de l'homme ? Assurément non, car il s'est égaré très vite de ce chemin, à supposer qu'il l'ait jamais emprunté. Par contre, les paroxysmes auxquels ont conduit les ardeurs révolutionnaires, c'est bien cela qui caractérise sa vie.

C'est bien la culture révolutionnaire qui a engendré la légende napoléonienne. La Révolution Française, magnifiée par des historiens (Michelet), des poètes (V. Hugo), des hommes d'Etat (Clémenceau) aura dû attendre deux siècles pour être démythifiée, et pour que soient révélées ses horreurs : « tant de férocité mêlée à tant d'abjection » dont Talleyrand, pourri, mais délicat, a dû « détourner son regard ».

Replacée dans une plus large perspective historique, on voit à présent qu'elle a généré les plus graves des égarements humains et qu'elle a été l'inspiratrice des tyrans, fous d'absolus, qui ont ensanglanté le 20^e siècle.

Nous ne finissons pas de nous enorgueillir de notre invention des Droits de l'homme qui auront, comme une traînée de poudre conquérante, envahi la planète.

Or, la découverte de ces Droits est, à l'évidence, antérieure à notre grande révolution. La tradition judéo-chrétienne, le respect de la personne humaine qu'elle a diffusé partout où elle pénétrait, aura devancé de plusieurs siècles nos Tables de la Loi. C'est au XVII^e siècle qu'apparut la notion de « l'habéas corpus » sur la protection de la liberté individuelle, solennisée en 1628, en Angleterre.

La jeune démocratie américaine les avait inscrits dans sa Constitution avant 1789.

Ils ont eu des précurseurs sous la royauté, puisque c'est Louis XVI qui a ordonné l'abolition de la torture dans les tribunaux

et c'est à lui qu'on doit le statut des juifs et l'Edit de tolérance

Que les philosophes des Lumières aient contribué à les diffuser avec talent, qu'ils aient été lancés en direction du monde entier dans un message universel, ne donne pas le droit de penser que la France a été le pays fondateur des Droits de l'homme.

C'est la ferveur apostolique de nos idéologues qui a pu faire croire que nous en étions les créateurs.

Mais il ne s'agit que d'une affaire de préséance.

Plus graves, infiniment plus graves sont les errements inouïs auxquels a donné lieu l'idéologie nouvelle. C'est la monstruosité juridique de la « Loi des suspects », triomphe de la délation, qui permettait de déférer devant le Tribunal révolutionnaire, et le plus souvent sous le couperet, la personne jugée critique ou même tiède.

Ce sont les destructions massives d'un patrimoine d'une richesse inouïe. Il n'est pas une région de France où la visite de monuments, d'abbayes, de couvents, d'abbatiales, de cathédrales, de châteaux...

n'oblige le guide à évoquer les saccages et les profanations qui les ont dégradés. Premiers effets stupides de « l'émancipation des hommes ».

C'est la délation organisée et encouragée, préfigurant les persécutions du vingtième siècle.

C'est l'élimination des élites : Condorcet le philosophe, Lavoisier le savant, André Chénier le poète. Tout comme les écrivains, philosophes et penseurs ont été, deux siècles plus tard, pulvérisés par le nazisme et le communisme.

C'est l'organisation technique du meurtre collectif : les cortèges de charrettes où s'entassaient les condamnés conduits à la place de la Concorde dénommée Révolution, les malheureux ligotés dos à dos dans les fameux bateaux à noyades de Carrier sur la Loire, enchaînés devant les canons de Fouché qui les écrabouillaient à bout portant, les « colonnes infernales » de Turreau dans le bocage vendéen qui exécutaient à la lettre le mot d'ordre d'extermination totale lancé par la Convention. « Tuez les tous, bleus et blancs, hommes, femmes, enfants ». Il faut

« purger entièrement le sol de la liberté de cette race maudite ».

Les ivresses idéologiques qui ont conduit au délire meurtrier de la période 1792-1794 sont la préfiguration de celles qui ont conduit à Dachau, Katyn, la Koulima.

Ces dérapages sanglants appuyés sur les Droits de l'homme auront précédé les grands procès et meurtres du totalitarisme assis sur la liberté constitutionnelle garantie aux citoyens soviétiques.

Le culte de l'homme nouveau a été repris par les Cambodgiens en 1975, qui, pour en ordonner l'émergence, ont massacré leurs congénères sous prétexte qu'ils avaient les mains blanches, savaient lire ou portaient des lunettes.

Les historiens d'aujourd'hui ont mis en évidence cette filiation révolutionnaire qui s'est traduite par l'horreur de masse de notre siècle.

Ce qui, par contre, a été et est toujours occulté, c'est que **l'épopée napoléonienne s'est nourrie de ces noces de sang et de**

terreur, en donnant une légitimité révolutionnaire à la plupart de ses exactions ; les massacres des espagnols l'illustrent.

Ce sont les mêmes protagonistes qui ont assuré la continuité de la terreur, de la Révolution à l'Empire. Le baron Louis-Marie Turreau de Linières, l'exterminateur des Vendéens, Joseph Fouché, le massacreur de Lyon ont été couverts d'honneurs et d'argent par le régime napoléonien... et aussi par le suivant.

L'un des principaux rédacteurs de la Constitution civile du Clergé et l'homme qui fit voter la « Loi des suspects » du 17 septembre 1793, pièce essentielle de la mécanique terroriste, furent faits comtes tous deux sous l'Empire.

« Carnot, qui signait l'ordre des égorgements d'Avignon sans avoir le temps de le lire, avait eu le temps, pendant les Cent-Jours, d'immoler son républicanisme au titre de comte » (Chateaubriand)

C'est bien ainsi que Napoléon peut être considéré comme l'enfant davantage de la Terreur que de la Révolution, dont Jaurès, dénonçant la dérive disait : « si noble, si

féconde qu'elle soit, elle appartient toujours à l'époque inférieure et semi-bestiale de l'humanité ». **Le mensonge sur la Révolution française annonce le mensonge sur Napoléon.**

Le lyrisme épique, générateur du mythe

On pourrait presque parler de conjuration des élites dans l'entreprise de déification napoléonienne, tant furent nombreux et éminents les thuriféraires qui ont créé et entretenu le culte.

Ainsi les philosophes, au premier rang desquels on peut placer Schelling, théoricien de l'absolu, qui s'était fait d'ailleurs l'apologiste de la terreur, en laquelle il voyait une œuvre salubre. Hegel qui n'avait pu s'empêcher de s'exclamer à Leipzig, en regardant passer son héros à cheval : « *J'ai vu passer l'âme du monde* », voyait en lui un géant qui instaurait un ordre nouveau en Europe. Déjà !

Ce furent aussi des poètes, qui célébrèrent le culte avec tout le talent et l'exaltation romantique que savaient exprimer un Goethe, un Heine auquel Hugo faisait dire, dans les Misérables : « C'est

l'humanité qui a perdu la guerre à Waterloo ».

Notons que pour ces premiers admirateurs, il s'agissait d'Allemands, dont le pays était occupé par l'ennemi. Il ne semble pas que l'opinion publique, chez eux, leur ait jamais fait un procès d'avoir complaisamment flatté l'occupant. Il n'est pas jusqu'aux plus grands artistes à lui apporter leurs hommages ; Beethoven, parmi ses œuvres de la « décennie héroïque » lui dédia le Cinquième Concerto pour piano, dit de l'Empereur. Ce qui ne l'empêcha nullement de connaître la consécration au congrès de Vienne en dirigeant une œuvre de circonstance, la Victoire de Wellington. Le XX^e siècle n'a pas l'exclusivité des enthousiasmes successifs et contradictoires.

Il n'y avait certes pas que des Allemands, parmi ces poètes et écrivains. Byron écrivit une ode à Napoléon au lendemain de l'abdication de Fontainebleau, le 6 avril 1814. Après la mort du héros en 1820, les thuriféraires se déchaînèrent. C'est Béranger qui donne le ton : « On parlera de sa gloire sous le chaume bien

longtemps ». Avec Napoléon s'éteignit, selon Chateaubriand, « *le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine* ».

Hugo, dans « les chants du crépuscule » associe la mort du fils au père : « *Tous deux sont morts. Seigneur, votre droite est terrible* » Balzac le livre dans ses romans à l'admiration populaire.

Dans « Le médecin de campagne », le fantassin Goguelat s'exclame : « *Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat* » et dans les « Souvenirs » de la Duchesse d'Abrantès : « *cette femme, dit-il, a vu Napoléon enfant. Elle est pour moi comme un bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes cotés après avoir vécu au ciel près de Dieu* », Musset, dans « La confession d'une enfant du siècle », soupire : « *Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme* ».,.

Stendhal est fasciné, sans scrupule ou état d'âme. Dans sa « Vie de Napoléon », on peut lire : « *Très souvent, la tyrannie était exercée dans l'intérêt général* » ou encore « *Le Parisien, en trouvant un matin dans*

son Moniteur un décret commençant par ces mots : « La Hollande est réunie à l'Empire », admirait la puissance de la France, voyait Napoléon bien supérieur à Louis XIV, se faisait gloire d'obéir à un tel maître, oubliait qu'il avait été vexé, la veille, par la conscription ou les Droits réunis, et songeait à demander pour son fils une place en Hollande ».

Il légitime la dictature avec la plus grande aisance, dans l'intérêt et pour la vanité du peuple de France.

Il en arrive à justifier les atrocités d'Espagne en arguant du mépris dans lequel devait être tenu ce peuple. « *L'Espagne refuse une constitution libérale, et, ce qui est bien plus encore, une constitution garantie par le voisinage d'un souverain légitime et détrôné. Il faut être parvenu bien avant dans la vie et avoir pour les hommes presque autant de mépris qu'ils en méritent pour concevoir une telle conduite. Napoléon, qui avait vécu en Corse et en France au milieu de nations pleines d'énergie et de finesse, fut à l'égard des Espagnols la dupe de son cœur.*